

Les débuts de la géographie à Nantes. Souvenir d'une expérience heureuse

Jacques GRAS

Professeur honoraire à l'Université de Nantes

I – GENÈSE

Ainsi Jean RENARD va aussi quitter l'Institut de Géographie. Avec lui s'en ira l'avant-dernier élément du petit groupe des fondateurs, ceux des deux ou trois premières années, ceux de l'époque héroïque des bâtiments en bois. On peut voir encore les ruines peu glorieuses du nôtre, en face du petit manoir qui servit de centre administratif à la toute balbutiante Faculté des Lettres.

On me demande d'évoquer ces débuts. Cela risque fort de ressembler à un plaidoyer *pro domo*. J'en suis désolé mais comment éviter que cette histoire ne soit vue de l'intérieur, et à travers le prisme déformant des souvenirs ? Les protagonistes rectifieront en fonction des leurs. Fasse leur amitié que ce soit avec un sourire indulgent.

Au début des années soixante donc, Nantes venait de renouer avec la tradition universitaire, perdue depuis l'Ancien Régime, lequel avait scandaleusement privilégié Rennes, dans l'indifférence de Nantes semble-t-il, toute préoccupée d'opérations autrement juteuses. Il faut rendre hommage à la ténacité de la municipalité de Nantes dans cet effort de résurrection. Elle voulait un Centre d'Enseignement Supérieur pour sa ville qui ne disposait alors que d'une École (puis Faculté) de Médecine et de Pharmacie, et qui n'obligeât plus ses enfants à s'exiler à Rennes, deux villes mal reliées et de toute façon s'ignorant superbement depuis toujours, quoi qu'on en dise.

La ville avait donc obtenu du ministère la création d'un embryon d'université, une École supérieure des Lettres par exemple, à condition que tous les frais soient à sa charge, y compris le traitement des professeurs. Ceux-ci venaient de Rennes, unique université de l'ancienne province, par charretées bien défrayées et bien rémunérées au moins au début. Ils épaulaient ainsi un premier noyau de chargés de cours recrutés dans les lycées nantais. Enfin et surtout, pour forcer la main du gouvernement, la ville avait acheté la vaste propriété du Tertre, une "Folie" comme il en est tant autour de Nantes, ancienne propriété d'un sucrier (Say), avec son petit château très fin XIX^e et surtout un beau parc descendant jusqu'à l'Erdre, avec des arbres magnifiques que l'on respecta longtemps. Il y avait même une ferme en pleine activité, quelque part aujourd'hui sous les fondations de la Bibliothèque, aux coqs généreux qui apportaient une note bucolique aux premières manifestations de cette Université aux champs. Et partout, dans les prairies, des fleurs innombrables dont les étudiantes ramenaient des brassées aux heures de cours. Qu'il est dommage que l'opportunité, et le goût, leur en soient passés.

En octobre 1961, le Collège Littéraire Universitaire (CLU) s'installait au Tertre, sur un campus semé de baraquements alors propres, les Juristes en co-locataires. Mais le "château" restait notre forteresse comme dit le célèbre choral luthérien, avec une secrétaire à plein temps, toujours aux frais de la ville. En 1964 enfin le CLU devenait Faculté en même temps que les Sciences, l'Université de Nantes était reconnue, son Académie définie, le Recteur se transportait bientôt à la Houssinière, les Sciences à la Morhonnaire, le Droit au Tertre tandis que Médecine et Pharmacie, seules non liées aux rives d'Erdre, achevaient de s'installer dans les locaux récents du Centre Hospitalier Universitaire. Une belle cérémonie, à Graslin, sur la scène !, marqua d'une pierre jaune, rouge et noire (la robe étant de rigueur), les débuts de l'ère nouvelle.

II- L'EUPHORIE DES DÉBUTS

En ce temps là, l'Université française était encore svelte. Mon arrivée chez les géographes de Rennes, en 1954, portait leur nombre à 4 (dont 2 Professeurs) et celui des Assistants en Lettres à 13. Nos effectifs, pour chaque année de licence, étaient d'une trentaine d'étudiants géographes, une vingtaine d'historiens.

Notez le prestige communiqué à la Géographie par la personnalité d'A. Meynier lequel, nommé avant guerre dans la chaire qui fut celle de de Martonne, avait été longtemps l'unique géographe d'une université couvrant sept départements. Il était évident pour Demangeon, qui l'y avait fait nommer, qu'il dirigerait et orienterait son Institut à sa guise et pour la durée qu'il souhaiterait.

En 1961, ma thèse principale était chez l'imprimeur, je rédigeais la seconde. Aussi, ayant fait savoir à A. Meynier que le poste de Nantes m'intéresserait, son accord fut-il immédiat. Il est vrai que 8 ans passés sous son autorité (sa férule parfois), le fait qu'il m'avait confié (intimé ?) le soin d'initier les étudiants de "maîtrise" à toutes les techniques de recherche imaginables, labo de morphologie, bulletins Météo, analyse des cadastres et recensements, tableaux de l'INSEE..., pouvaient lui laisser espérer que je ne serais pas trop perdu. J'inaugurai ainsi la Propédeutique Histoire-Géographie, épaulé par un petit groupe de résidents, qui avaient eu la redoutable charge d'amorcer la machine. Il y avait bien là en tout une douzaine (peut-être une quinzaine ?) d'étudiants des deux disciplines, mais si pleins de talents et de bonne volonté ! Vous comprenez pourquoi je parle d'euphorie.

Nous n'avions rien. C'est la BU qui m'avança la poignée de cartes détaillées sans lesquelles la Géographie ne peut s'élever au-dessus des généralités. Très peu de livres, les cahiers de cours si scrupuleusement rédigés, si exhaustifs, tenaient lieu de manuel. Mais bah ! La ville était belle, avec des arbres partout ; autant qu'il m'en souviennent, il faisait toujours beau à Nantes (pourtant l'hiver 1963 fut "gratiné", la Loire gelée...). Et nous prospérions en nombre et en qualité puisque chaque année apportait un contingent nouveau d'étudiants ; de collègues aussi. Or il nous fallait garnir l'éventail des spécialités pour faire face aux programmes des concours nationaux et devenir majeurs. La chance fut avec nous.

Installé en 1962 à Nantes, je soutenais dès avril 1964 mes thèses en Sorbonne dans de bonnes conditions. Je fus ainsi le premier Docteur (chronologiquement parlant) de la nouvelle Faculté. Et dès octobre 1965, on créait pour moi une chaire de Professeur titulaire de Géographie. Ceci n'est pas un cocorico. Le sens hiérarchique étant ce qu'il était alors au ministère ou dans l'académie, la Géographie se trouva d'emblée relativement privilégiée en crédits, postes, plus tard en locaux, matériel, mobilier...(1967). Mais c'est surtout parce que l'équipe se révéla tout de suite de grande qualité.

J'eus le plaisir, dès 1963, d'obtenir l'accord de Mme Mesnard pour occuper le premier poste d'Assistant créé pour nous. Compétente, discrète mais ferme, et lucide... Je lui dois beaucoup. M. Phlipponneau m'avait parlé d'un spécialiste des activités portuaires dont la thèse s'achevait. Pour Nantes l'occasion était trop belle. Nous nous entendîmes aussitôt et M. Vigarié s'installa chez nous en octobre 1964, non sans un coup d'œil critique au port. On sait la place qu'il tint très vite dans notre maison et dans la ville. Deux "Docteurs" en Géographie à Nantes dès 1965, alors que beaucoup d'autres disciplines plus peuplées n'en avaient aucun ! Et la situation a perduré.

Je revois aussi, toujours en 1964, la visite d'un jeune homme présentant bien, plutôt discret que timide mais venu s'enquérir, d'un ton détaché, de la possibilité d'obtenir, un jour, un poste d'assistant chez nous. Il enseignait depuis peu au lycée et, agrégé, avait déjà inscrit un sujet de thèse rurale avec P. George, ce qui était une référence. C'est ainsi que J. Renard put être des nôtres en cette même rentrée 1964. Je sentis tout de suite qu'on pouvait lui faire confiance et que le mieux était de lui laisser toute liberté d'action dans le domaine qui était le sien, y compris la direction de mémoires de "maîtrise" (on disait Diplômes d'Études Supérieures) dont les premiers sujets furent déposés cette même année.

Puis vinrent aussi B. Bousquet (1965) qui élargit notre horizon à toute la Méditerranée et J.-M. Palierno (1967), un biogéographe, espèce rare donc précieuse, que j'avais connus tous deux à Rennes. P.-Y. Le Rhun (1968), autre ruraliste ; N. Bedos-Croix (1969) et M.-A. Guérin-Tonnerre (1970), puis A. Miossec (1980), trois purs produits nantais, comme D. Rapetti, Ingénieur d'Études. M. Durif-Hédelin, autre rennais ; J. Jeanneau qui souhaita vite participer aux débuts d'Angers (c'était notre tour de parrainer l'Université-fille). Sont venus aussi J.-P. Pinot (1968), Docteur en Océanographie, C. Prioul (1977) qui nous apporta son expérience de l'Afrique Centrale, et le très remarquable et parfois intimidant A. Chauvet (1970) dont la disparition récente et prématurée nous a tous glacés. J'arrête cette énumération à ceux dont j'ai le sentiment d'avoir été pour quelque chose dans leur choix (après consultation des collègues, n'allez

pas croire). Ils me pardonneront de ne pas emboucher la trompette de leurs mérites, la place m'étant limitée.

Mais il me faut dire aussi un mot des "techniciens" sans lesquels un laboratoire n'a pas de liberté de mouvement. Et en particulier de notre aide de laboratoire, lui aussi de la tournée de 1964, qui n'avait pas été formé pour cela mais qui s'est bien adapté et de nos cartographes. Regardez les illustrations de nos publications et vous apprécierez.

Nous ne manquions plus de moyens. Les excursions de fin d'année emmenaient nos étudiants fort loin. Je revois la belle virée nordique, organisée par A. Vigarié en cadeau d'avènement, au printemps 1965, par la Normandie et les anciens Pays-Bas. Celle, non moins héroïque, de 1966, dans les Alpes savoyardes et dauphinoises ; ah ! cette grimpée sur le Glacier blanc, et cette méditation en Chartreuse, sur le Charmant Som, E. Lermite tenant le tableau noir sur lequel je redessinais, d'après le motif, la coupe géologique qui en avait fait pâlir plus d'un.

Et aux examens et concours, Nantes se présentait bien. Sauf erreur, l'Agrégation de Géographie 1971 a retenu 11 admissibles nantais, dont 7 reçus (3 garçons et 4 filles).

Mais le plaisir ne pouvait pas durer.

III – LES TEMPS DIFFICILES

Je fais allusion, bien sûr, à ce lamentable psychodrame du printemps 1968 qui remua tant de verbiages fumeux. La crise récurrente n'a pas duré deux mois mais douze ans, avec des rebonds chaque fois qu'un imprudent ministre proposait sa réforme (et tous les ministres de l'Éducation Nationale en ont proposé une). À Nantes, nous avons tous été réunis en une seule Université, ce qui fut une bonne chose, mais fractionnée en UER tantôt mono tantôt pluri-disciplinaires. J'eus la chance de pouvoir sauver l'unité et l'indépendance de notre Institut (le Recteur avait songé à nous marier avec les Géologues qui s'affolèrent pour la sécurité de leurs crédits). Ce ne fut pas le cas le plus général en France et même, a contrario, le glorieux Institut de Géographie de Paris éclata, dans les mêmes locaux, entre plusieurs Universités rivales, avec bien sûr des conséquences grotesques.

Nous avons passé moralement à travers la crise relativement indemnes et sans craquelures apparentes ; quant à ce qui se passa en profondeur, je n'en sais rien. Mais le Directeur était resté le même, ce qui est tout de même un test de confiance auquel j'ai été sensible. Le Président Kernéis, ancien Doyen de la Faculté de Médecine, estimait l'UER de Géographie ; il me l'a dit plus d'une fois. Et comme J. Renard, J.-M. Palierne, B. Bousquet, plus tard A. Chauvet et A. Miossec eurent le courage de mener à terme leurs travaux, nous formions une des unités les plus doctoralement dotées, surtout eu égard à notre taille. Aussi les transformations de postes (en grades) à défaut de créations nettes furent-elles relativement faciles à obtenir.

Il y eut des moments forts pour nous. Le Congrès National des Sociétés Savantes de 1972 par exemple, qui tint ses assises à Nantes sous la responsabilité organisatrice de la Géographie (un coup de malchance). Grâce à l'aide du Président, nous nous en tirâmes avec honneur. Plus tard il y eut le "Second Colloque franco-japonais de Géographie" sur le thème Villes et Ports, tenu à Nantes-La Baule (1978). Cette fois tout le plaisir fut pour A. Vigarié, comme aussi pour J. Renard à l'occasion de "Journées rurales".

Avec le recul, cette décennie 1970-1980 m'apparaît comme assez hallucinante. Déjà Directeur de l'UER et de l'IPES-Lettres pour toute l'Académie (les boursiers, futurs enseignants de collèges), je fus prié de participer au Jury de l'Agrégation de Géographie-hommes (3 mois de travail plein chaque année pendant 5 ans), au Comité Consultatif des Universités chargé de gérer la carrière de tous les géographes de France (nous fûmes longtemps trois Professeurs nantais dans cette instance nationale), ce qui aida le Comité à rendre justice sans trop traîner à ceux de nos collègues qui attendaient la consécration. Enfin, lors du départ du Doyen Bois dont j'étais l'assesseur, je fus choisi pour lui succéder dans la fonction de "Doyen-Coordonnateur" des 7 UER de Lettres, terme ambigu qui signifie les tâches décanales d'autrefois moins l'autonomie. Allez refuser quand vous en espérez un bénéfice pour l'organisme qui vous est cher ! « Vous

avez assez peu écrit » me dit-on quelquefois, l'œil en coin. Ce n'est pas faux, encore que je ne l'aie fait, plus souvent qu'on ne croit, que lorsque j'avais quelque chose à dire. On veut bien, en général, le concéder.

Un mot toutefois sur un point qui aurait pu faire naître des tensions entre nous, et qui vraisemblablement a abouti en profondeur à ce résultat que je déplore. Notre Institut se dit de "Géographie et Aménagement Régional". C'est à mes collègues, surtout J. Renard et A. Vigarié, que nous devons cette orientation, pas à moi qui l'ai plus subie que voulue, je le confesse ; et ils le savent bien.

J'avais assisté à Rennes à d'âpres conflits entre A. Meynier et M. Phlipponneau sur l'opportunité, pour un Géographe, de s'engager dans la mêlée dite alors de la Géographie Appliquée. J'étais, assez traditionnellement (cela vous étonne ?) convaincu qu'un Universitaire est une sorte de moine, qui regarde le monde, le juge et le pèse, en marge de son agitation. Il en démonte les mécanismes, analyse les conséquences, dans le passé, d'interventions opportunes ou non (puisque aussi bien tout paysage géographique est l'œuvre d'un ou plusieurs aménagements historiques) ; il joue les Cassandre à la rigueur, mais pas les conseillers.

D'un autre côté nos collègues, outre le désir de mettre au service de la Cité le poids de leurs compétences, espéraient trouver là le moyen d'ouvrir les portes des Administrations à ceux de nos étudiants qui ne voudraient, ou ne pourraient, entrer dans l'Enseignement ; et ils y parvinrent. J'étais bien obligé d'apprécier l'intention, à mon corps défendant, d'entrer dans le jeu. Mais dans quelle galère allions-nous nous embarquer, surchargés de problèmes financiers scabreux pour lesquels nous n'étions pas faits (et qui me revenaient tous).

Comme les-dites Administrations, Agriculture, Équipement, OREAM, Port..., toutes ces féodalités avaient chacune son projet fluctuant au fil des années et au gré des repentirs (cf. l'extraction de sables ligériens à l'amont de Nantes, recommandée puis interdite quand les entreprises furent en place), c'était louable de leur part de demander l'avis des Géographes et des Naturalistes. Mais visiblement c'était plutôt une caution, voire un alibi, qu'elles cherchaient pour consolider des propositions de toute façon hors d'atteinte de nos timides objurgations. C'est du moins l'impression qui m'en reste. Heureusement nous y gagnâmes un approfondissement de nos connaissances sur la région nantaise, pour le plus grand bien de notre enseignement.

Il y eut l'enquête sur les potentialités touristiques de la Région. Il y eut la réalisation de l'Atlas Régional des Pays de la Loire, porté à bouts de bras par A. Vigarié, œuvre collective remarquable en son temps et toute à l'honneur de notre équipe, cartographes compris. Ce fut aussi le cas pour l'Atlas du Rwanda dont Ch. Prioul avait ramené la matière et qui vit le jour, chez nous, à travers maintes péripéties angoissantes. De son côté, J. Renard, en liaison avec les Services Agricoles, avait lancé ses enquêteurs sur les milieux agricoles et touristiques, de Vendée surtout, et en ramena une belle collection de cartes des exploitations, chose inconnue jusque-là puisque le cadastre ne s'intéresse qu'à la propriété.

Il y eut surtout cette redoutable "Étude d'environnement" sur la région estuarienne, confiée en deux étapes de 1976 à 1983 à huit laboratoires dont sept scientifiques et le nôtre. Que le soin de coordonner cette lourde masse et de rédiger les condensés et les conclusions ait incombé à des Géographes (moi-même ! pour l'étude 1976-1978) constitue un bel hommage rendu à l'esprit de synthèse de notre discipline ; un peu surprenant tout de même. Cette fois, je fus entièrement conquis par la souplesse de l'outil géographique, incapable de se passer de la compétence des scientifiques, bien sûr, mais très à l'aise pour la transcender. Mais dans les assez nombreux articles et études que je tirai par la suite de cette expérience, j'eus bien soin de gommer les préoccupations utilitaires de nos commanditaires pour ne garder que le jeu complexe des interactions entre le milieu naturel et les manifestations de la vie (de la bactérie à l'ingénieur), nœud inextricable que l'on appelle maintenant "environnement" et dont beaucoup parlent passionnément, mais si légèrement, en toute méconnaissance de cause.

Bref, la méthode géographique, que je croyais connaître, avait grandi dans mon estime (voir entre autres *Norois*, Janvier 1981 et *Cahiers Nantais* n° 23 en totalité, Janvier 1984).

Au début de 1980, je décidai de renoncer à toutes mes fonctions administratives, décanat compris. Dix-neuf années d'affilée, c'était déjà beaucoup et il ne fallait pas laisser à d'éventuelles impatiences, légitimes d'ailleurs, la gêne de s'exposer à la surface. Mes relations avec tous étaient cordiales. L'Institut de Géographie regroupait maintenant 17 personnes de toutes fonctions. Il avait sa Revue, *Les Cahiers Nantais*, bien commode avec *Norois* pour permettre de s'exprimer quand on n'aime guère fréquenter les maisons d'édition ; ces collections sont tout à fait estimables.

La Fontaine raconte, d'après l'Arioste, l'histoire de cette "coupe enchantée" dans laquelle le buveur pouvait apprendre si l'objet de sa flamme lui était resté fidèle, ou dans quelle proportion... Convié de tenter l'expérience le preux Renaud s'y refusa, la jugeant injurieuse ; sans doute aussi préférait-il une quiétude, somme toute optimiste, au risque toujours possible d'une découverte calamiteuse. Et il fit bien, dit le poète : « Charlemagne lui-même aurait eu tort de boire » (Contes, Livre III/4).

Puisse cette parabole aider ceux qui s'étonnent de ne jamais me rencontrer dans les couloirs de la Faculté, à comprendre ma réserve. Je sais d'ailleurs la Maison en de bonnes mains... Alors ?